

Lorsque la cognition sociale devient paranoïde ou les aléas du scepticisme face aux théories du complot

Olivier Klein et Nicolas Van der Linden

A paraître dans Emmanuelle Danblon, Emmanuel de Jonge & Loïc Nicolas (dir.). *Les rhétoriques de la conspiration : Représentations, doxa, indices*. Paris : CNRS

Qualifier de « théorie du complot » l'explication d'un fait social la rend immédiatement illégitime. Une telle désignation revient, en effet, à dénier à l'explication proposée toute prétention à l'authenticité. Elle provient d'un « dénonciateur » qui, par essence, est un sceptique, s'insurgeant contre celui qui adhère à la théorie du complot : « le crédule » en proie à l'irrationalité. Le dénonciateur affirme d'emblée sa clairvoyance et dénonce l'obscurantisme de son opposant à grand renfort de faits empiriques qui remettent en cause la vraisemblance de la « théorie » initiale. Ce faisant, il se revendique cartésien (ses conclusions sont des déductions logiques) et positiviste (ses déductions sont basées sur l'observation de faits objectifs). En cela, la théorie du complot est toujours celle d'autrui.

Dans ce texte, nous souhaiterions précisément examiner comment une théorie du complot peut s'élaborer cognitivement. Ces théories reflètent-elles véritablement une dérive pathologique de la rationalité, comme semble le suggérer la forme de mépris que nous nourrissons à leur égard ? Nous tenterons de montrer qu'au contraire, des processus généraux d'explication causale sont susceptibles de rendre compte de leur formation et de leur résilience par rapport aux assauts dont elles font l'objet.

En second lieu, nous mettrons en exergue les limites de l'idéal sceptique qui anime le dénonciateur des théories du complot. Cet idéal se fonde sur l'idée selon laquelle le verdict adressé aux théories de ce type repose sur des faits objectifs. À travers un raisonnement conscient, le jugement serait ajusté aux faits. Plus radicalement, cette position, d'inspiration cartésienne, s'appuie sur le processus d'un jugement *suspendu* qui précède et détermine le partage entre le vrai et le faux. Ceci suppose que la *connaissance d'une proposition à propos d'un état du monde* et la *croyance en l'existence de cet état* constituent deux réalités

psychologiques clairement distinctes. À l'inverse de cette position, nous nous proposons de repenser la séparation entre le fait de connaître une théorie du complot et le fait d'y croire, en montrant que la rupture entre « croire » et « connaître » est moins franche qu'il n'y paraît.

Pour conclure, nous nous intéresserons à certains facteurs contextuels susceptibles de faciliter la mise en œuvre de ce type de raisonnement à travers le concept de « cognition sociale paranoïde ».

I- QU'EST-CE QU'UNE THEORIE DU COMLOT ?

« Une théorie du complot est une explication d'un évènement historique (ou d'évènements historiques) fondée sur le rôle causal d'un petit groupe d'individus agissant en secret¹. »

Remarquons tout d'abord que la définition ci-dessus ne pose aucun jugement quant à la vraisemblance de la théorie postulée. Par ailleurs, selon cette définition, la théorie du complot possède nécessairement les attributs suivants :

- 1- elle repose sur un raisonnement causal ;
- 2- elle implique un processus de catégorisation sociale, c'est-à-dire le placement d'individus dans un groupe ;
- 3- elle suppose une intentionnalité de la part des membres de ce groupe.

Le fait même que des individus en groupe puissent être caractérisés par une intentionnalité commune et une capacité à agir conjointement présuppose une perception du groupe non pas comme un simple ensemble de personnes distinctes, ce que Lorenzi-Cioldi² qualifie de « groupe collection » (comme on pourrait catégoriser par exemple l'ensemble des utilisateurs de rasoirs électriques ou celui des amateurs de science-fiction), mais bien comme une entité dotée d'une organisation interne ou « groupe agrégat ». Le groupe perçu comme capable de comploter n'est donc pas choisi arbitrairement. La représentation qui le caractérise, c'est-à-dire le stéréotype social auquel il renvoie, doit tolérer cette possibilité d'organisation et d'intentionnalité commune. Autrement dit, les membres qui composent un tel groupe doivent être perçus comme partageant des motivations qui justifient l'organisation d'un complot, mais aussi comme disposant de moyens spécifiques capables de soutenir la mise en œuvre de celui-ci. Ces compétences et ces motivations s'insèrent nécessairement dans les stéréotypes sociaux auxquels se rapporte le groupe « comploter ». C'est ainsi que l'existence de

¹ KEELEY B. L., « Of Conspiracy Theories », *The Journal of Philosophy*, n° 96, p. 116 (notre traduction).

² LORENZI-CIOLDI F., *Les représentations des groupes dominants et dominés. Collections et agrégats*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 2002.

stéréotypes mixtes décrivant les Juifs comme des êtres ethnocentriques, voire xénophobes, mais également puissants et intelligents, a pu favoriser l'émergence de nombreuses théories du complot juif³. Il s'en suit que certains groupes, à propos desquels peuvent circuler des stéréotypes et des préjugés négatifs, mais qui ne sont perçus ni comme organisés, ni comme mal intentionnés, sont moins sujets aux théories du complot que d'autres. En un sens donc, il n'y a pas de théorie du complot sans (certains) stéréotypes.

II- CAUSALITE, EXPLICATION ET THEORIE DU COMLOT

La théorie du complot est, par essence, un raisonnement causal. À cet égard, on peut distinguer deux visions antagonistes de la causalité. Selon une première perspective, que l'on peut faire remonter à Hume, les causes constituent des antécédents qui varient conjointement avec des effets : est cause, (1) ce qui se produit antérieurement à l'effet, (2) ce sans quoi l'effet ne se produit pas. Selon une seconde perspective, d'inspiration kantienne, la causalité ne dépend pas uniquement d'une telle « covariation » entre la cause et l'effet, mais repose sur le postulat d'un mécanisme, d'un processus *générateur* permettant de donner lieu à l'effet. La notion de « puissance causale » se réfère ainsi à l'idée qu'une « chose en cause une autre en vertu de la puissance ou de l'énergie qu'elle exerce sur cette autre chose⁴ ». Dans cette perspective, l'effet n'est pas uniquement une conséquence nécessaire de la cause mais constitue la résultante d'un processus *produit* par la cause. Cette vision mécaniste de la causalité convient particulièrement à l'explication d'événements singuliers, ce qu'Hilton⁵ qualifie d'« attribution causale » (*causal ascription*), par opposition à l'« induction causale » qui concerne l'explication de phénomènes généraux (comme, par exemple, l'efficacité d'un médicament par rapport à une maladie) et qui fonctionne davantage selon une perspective humienne. L'attribution causale s'applique particulièrement aux théories du complot qui, généralement, sont mobilisées pour expliquer des événements singuliers (même si elles peuvent parfois être généralisées pour « éclairer » plusieurs événements ensemble). Dans le cas de l'attribution causale, on invoque un mécanisme qui aura souvent une forme narrative pour rendre compte de l'effet. Dans le contexte de ce récit, plusieurs facteurs déterminent la puissance d'une cause. Trois d'entre eux nous semblent particulièrement

³ GLICK P., « Sacrificial lambs dressed in wolves' clothing: envious prejudice, ideology, and the scapegoating of Jews », dans L. S. NEWMAN et R. ERBER, *Understanding genocide: The Social Psychology of the Holocaust*, Oxford, Oxford University Press, 2002, p. 113-142.

⁴ CHENG, P. W., « From covariation to causation: A causal power theory », *Psychological review*, n° 104, 1997, p. 367-405.

⁵ HILTON D. J., MCCLURE J. L. & SLUGOSKI B. R., « The course of events : Counterfactuals, causal sequences, and explanation », dans D. R. MANDEL, D. J. HILTON et P. CATELLANI, *The Psychology of Counterfactual Thinking*, Londres, Routledge, 2005, p. 44-73.

importants dans le cas des théories du complot et seront considérés plus avant ci-dessous.

a) De la conjonction à la théorie du complot

À l'origine de toute théorie du complot, on trouve un ensemble de « faits » réels ou supposés qui sont subséquentiellement organisés en un récit cohérent. Or, lorsque l'on dispose d'une théorie permettant d'expliquer certains événements distincts, on est souvent tenté de surestimer le caractère nécessaire de la conjonction de ces événements. On a affaire ici à un phénomène bien connu, l'erreur de conjonction⁶, qui consiste précisément à estimer la probabilité de deux événements conjoints comme supérieure à celle de l'un de ces deux événements considérés isolément. Par exemple, imaginons que l'on adhère à la théorie du complot selon laquelle l'administration Bush aurait fomenté les attentats du 11 septembre pour justifier l'invasion de l'Irak et que l'on doive se mettre dans la peau d'un observateur amené à juger la probabilité de certains faits en rapport avec cet événement. Dans cette situation, et contrevenant ainsi à la théorie des probabilités, on considérera la probabilité conjointe des deux faits suivants : « trouver de l'acier fondu dans les débris des tours jumelles » et « absence de réaction du gouvernement Bush aux informations selon lesquelles des militants proches de Ben Laden s'entraînaient dans des écoles de pilotage », comme plus élevée que la probabilité de l'un de ces événements considéré isolément. Cette tendance à surestimer la co-occurrence de plusieurs événements ne serait présente que si, conformément à l'exemple précédent, une explication mécaniste permettant d'incorporer ces événements dans un même récit est disponible⁷. Grâce à l'erreur de conjonction, des faits qui pourraient être purement fortuits ou contingents, apparaissent donc comme nécessaires. L'existence d'un mécanisme explicatif contribue également à produire un « biais de rétrospection⁸ », c'est-à-dire une tendance à surestimer le caractère prévisible de l'événement critique (par exemple les attentats du 11 septembre). Par l'entremise de ces biais cognitifs, la théorie du complot tend à conférer un caractère déterministe au passé.

b) Intentionnalité

Tout événement est le produit d'un vaste ensemble de conditions dont certaines seront gratifiées du statut de « causes », alors que d'autres seront seulement perçues comme des

⁶ TVERSKY A. & KAHNEMAN D., « Probability, representativeness, and the conjunction fallacy », *Psychological Review*, n° 90, 1983, p. 293-315.

⁷ AHN W. & BAILENSON J., « Causal attribution as a search for underlying mechanisms: An explanation of the conjunction fallacy and the discounting principle », *Cognitive Psychology*, n° 31, 1996, p. 82-123.

⁸ FISCHOFF B., « Hindsight ≠ foresight: The effect of outcome knowledge on judgment under certainty », *Journal of Personality and Social Psychology*, n° 18, 1975, p. 93-119.

mécanismes intermédiaires. Les théoriciens du droit Hart et Honoré⁹ avancent que, dans un contexte judiciaire, on tend préférentiellement à conférer le statut de cause à un antécédent si celui-ci implique un comportement intentionnel. Des psychologues sociaux¹⁰ ont étayé cette hypothèse empiriquement en présentant à leurs sujets de longues chaînes menant à un événement critique (par exemple le déraillement d'un train ou l'incendie d'une habitation). Ils ont fait varier expérimentalement certains antécédents impliqués dans la chaîne causale selon que ceux-ci sont intentionnels (par exemple un individu qui jette son mégot) ou non (par exemple le rayonnement du soleil). Ils ont ainsi pu constater que leurs sujets (des étudiants) considéraient préférentiellement comme causes, les comportements intentionnels. Si l'on se restreint à présent à l'explication de comportements, d'autres auteurs suggèrent même qu'une explication intentionnelle est choisie par défaut¹¹. En d'autres termes, l'une des caractéristiques centrales des théories du complot, l'intentionnalité, semble procéder d'un mode d'explication quasiment automatique.

c) (Stéréo-)Typicité et Puissance Causale

D'autres éléments interviennent dans la puissance causale d'un antécédent. Parmi ceux-ci, le rôle de la typicité nous semble particulièrement pertinent dans l'appréhension des théories du complot. Le fait qu'un antécédent soit typique de l'agent le rend plus susceptible d'être considéré comme une cause importante même si, en pratique, il n'est pas davantage prédictif de l'issue qu'un antécédent non typique. Imaginez que, pour expliquer le massacre de soldats américains le 5 novembre 2009 à Fort Hood (Texas) par le psychiatre d'origine palestinienne, Nidal Malik Hassan, nous puissions invoquer deux causes potentielles : « Hassan était en colère contre ses collègues » vs. « Hassan était déprimé ». Imaginez par ailleurs que ces deux causes ont autant de chance de produire l'effet observé (quand le psychiatre est en colère, il est tout autant susceptible de mettre en œuvre des comportements agressifs que lorsqu'il est déprimé). En d'autres termes, la probabilité conditionnelle d'une agression est identique selon qu'Hassan soit déprimé ou en colère. Il apparaît que, dans ce type de situation, la cause la plus *typique* ou la plus *fréquente* est préférentiellement sélectionnée¹². En d'autres termes, si l'on

⁹ HART H. L. A. & HONORÉ T., *Causation in the Law*, Oxford, Oxford University Press, 1985.

¹⁰ MCCLURE D., HILTON D. J. & SUTTON R. M., « Judgments of voluntary and physical causes in causal chains: Probabilistic and social functionalist criteria for attributions », *European Journal of Social Psychology*, n° 37, 2007, p. 879-901.

¹¹ ROSSET E., « It's no accident: Our bias for intentional explanations », *Cognition*, n° 108, 2008, p. 771-780.

¹² JOHNSON J. T., LONG D.L. & ROBINSON M. D., « Is a cause conceptualized as a generative force?: Evidence from a recognition memory paradigm », *Journal of Experimental Social Psychology*, n° 37, 2001, p. 398-412.

pense que Nidal Malik Hassan est souvent fâché contre ses collègues, on choisira davantage cette cause comme explication que si l'on pense qu'il l'est peu souvent. Ce type de résultat comporte des implications non négligeables quant à l'appréhension des théories du complot car il suggère que la catégorisation sociale des agents est susceptible d'influencer la puissance causale perçue de l'antécédent. En l'occurrence, sachant qu'Hassan est d'origine palestinienne, je pourrai invoquer cette origine pour estimer la fréquence de l'antécédent : « il doit souvent être irrité par des Américains de souche » et donc employer préférentiellement cette cause dans mon explication. Ce mécanisme explique peut-être pourquoi les comportements correspondant à des attentes stéréotypées s'insèrent aisément dans une théorie du complot.

Il apparaît donc que les comportements effectués par un ou plusieurs membres d'un groupe sont d'autant plus susceptibles d'être invoqués dans le cadre d'une explication causale que ceux-ci sont (stéréo-)typiquement associés à ce groupe. Ce faisant, ils seront généralement perçus comme les conséquences de dispositions internes partagées par les membres de ce groupe. Dans cette psychologie, l'intention peut opérer le lien entre la disposition (qui définit des traits généraux) et le comportement. Par exemple, l'impérialisme des Américains (disposition générale) peut expliquer l'attaque sur les tours jumelles (comportement) – laquelle attaque est dénoncée comme étant le fruit d'une explosion orchestrée et camouflée par le gouvernement américain – en invoquant la volonté des autorités américaines de dominer le Moyen-Orient (intention).

d) Scepticisme et théorie du complot

Nous avons envisagé certains facteurs qui facilitent l'élaboration de théories du complot par rapport à d'autres formes d'explications. Intéressons-nous à présent à l'effet de la théorie du complot sur celui qui y est exposé en nous remémorant ces deux récepteurs potentiels : le « naïf », qui adhère à la théorie, et le « sceptique », qui la dénonce. La position de ce dernier se fonde sur le postulat cartésien selon lequel il est possible d'être exposé à une théorie du complot sans pour autant y adhérer. Dans sa quatrième méditation métaphysique, Descartes s'interroge sur la possibilité de se former une idée « vraie ». Comment savoir que l'on « ne se trompe pas », se demande-t-il ? Selon lui, il faut suspendre sa volonté avant de décider « d'assurer une idée ». Une fois que cette idée est suffisamment bien « entendue », on peut lui accorder le statut de vérité :

« La cause des faussetés et des erreurs : toutes les fois que je retiens tellement ma volonté dans les bornes de ma connaissance, qu'elle ne fait aucun jugement que des choses qui lui sont clairement et distinctement représentées par l'entendement, il ne se peut faire que je me trompe ; parce que toute conception claire et distincte est sans doute quelque chose

de réel et de positif, et partant, ne peut tirer son origine du néant [...]»¹³.

Dans la perspective cartésienne, on peut donc « envisager » une idée avant de la considérer comme vraie. Lorsque notre entendement en aura formulé une représentation satisfaisante, on pourra alors choisir d'y adhérer ou, au contraire, de la considérer comme fausse ou infondée. Descartes opère donc une distinction fondamentale entre la représentation et la conviction. Il nous invite à nous montrer sceptiques face à toute théorie (« du complot » ou autre) et à examiner les différents éléments en faveur ou en défaveur de cette théorie avant de nous prononcer.

Menaçant cette position sceptique, l'adhésion aux théories du complot semble, au contraire, guidée par des motivations – par exemple antisémites ou racistes – plutôt que par un jugement désincarné. Au lieu de lui être subordonnée, tout se passe comme si, dans l'adhésion aux théories du complot, la volonté précède l'entendement. Ainsi, celui qui adhère aux théories du complot n'hésite pas à sélectionner, parmi les faits disponibles, ceux qui épousent le mieux sa théorie, et va même jusqu'à déployer des trésors d'imagination pour assimiler ceux qui paraissent la contredire en faisant un usage abondant d'explications complexes et peu économes au regard du rasoir d'Ockham. Par exemple, l'idée selon laquelle l'explosion des tours jumelles ne constituerait qu'un camouflage, suppose la collusion (explicite ou implicite) de deux agents (le gouvernement américain et les « terroristes ») et implique de développer des explications périphériques par rapport à tous les éléments qui *prima facie* s'expliquent aisément et de façon plus économique, par l'action d'un seul agent (« Al Qaïda »). En raison de son caractère orienté, et peu économique, la théorie du complot a mauvaise réputation. L'esprit cartésien apparaît comme un idéal qui décrit le fonctionnement de « mon » esprit de dénonciateur en opposition à celui du crédule, qui serait esclave de sa volonté et formulerait des explications moins élégantes.

Toutefois l'opposition entre l'intellect et la volonté proposée par Descartes n'est pas adoptée par tous. Spinoza, notamment, s'y oppose en envisageant les croyances comme des états cognitifs produits en réponse à des stimuli¹⁴. Dans cette vision de l'esprit, on tend à « croire tout ce que l'on sait », et c'est seulement par la force de la volonté que l'on peut rejeter certaines des représentations qui, initialement, forçaient notre conviction. S'il en est ainsi, la théorie du complot deviendrait alors plausible du simple fait d'exister. S'en distancer exige donc davantage d'efforts que d'y adhérer (contrairement à la vision cartésienne).

Peut-on trancher un tel débat ? Confronté à des affirmations non vérifiées sur des états du monde, se comporte-t-

¹³ DESCARTES R., *Méditations Métaphysiques*, Paris, 1641, p. 62. Extrait d'internet : http://www.ac-grenoble.fr/PhiloSophie/file/descartes_meditations.pdf.

¹⁴ SPINOZA B., *Éthique*, trad. par Ch. APPUHN, Paris, Garnier, 1929.

on en cartésien ou en spinozien ? Gilbert¹⁵ et ses collègues ont cherché à apporter une réponse empirique à cette question en mettant leurs sujets (des étudiants) dans la peau de jurés au sein d'un tribunal. Dans un premier temps, ils les invitaient à lire différentes affirmations concernant un prévenu. On précisait toutefois aux sujets que certaines informations concernant le prévenu étaient incorrectes. Les chercheurs avaient manipulé la nature de ces informations, qui étaient marquées en rouge et donc clairement identifiables : pour la moitié des sujets, ces informations « fausses » (disséminées parmi des informations prétendument authentiques) étaient clairement des circonstances atténuantes au regard du crime dont le prévenu était accusé, alors que pour l'autre moitié, elles constituaient des circonstances aggravantes (les informations soi-disant correctes étaient quant à elles identiques pour tous les participants). Ceci constituait la première manipulation expérimentale. La deuxième manipulation visait à scinder les sujets en deux groupes assumant des conditions différentes : dans la condition « occupée », les sujets devaient lire les informations portant sur le prévenu tout en effectuant une tâche concurrente (repérer un chiffre affiché sur un écran) alors que dans la condition « libre », les sujets pouvaient consacrer toute leur attention aux informations présentées. Dans un second temps, les sujets étaient invités à se comporter comme des jurés et, sur base des informations lues, à proposer une peine. Le raisonnement de Gilbert est le suivant : si les sujets sont « cartésiens », ils devraient être en mesure d'ignorer les informations marquées en rouge (qui sont annoncées comme étant fausses et qui donc ne devraient pas participer au jugement). En conséquence, il ne devrait pas y avoir de différence dans la peine proposée selon que ces informations constituent des circonstances atténuantes ou aggravantes et ceci que les sujets aient été ou non distraits dans leur lecture par la réalisation d'une tâche concurrente. En revanche, s'ils sont « spinoziens », ils devraient intégrer les « fausses » informations à leur jugement avant, éventuellement, de s'en dédire et de « corriger » ce jugement initialement faussé. S'il en est ainsi, raisonne Gilbert, cette correction ultérieure du jugement devrait s'avérer particulièrement difficile lorsqu'une tâche concurrente doit être menée. C'est bien ce que l'on observe : dans la condition occupée (et non dans la condition libre), les sujets ont tendance à attribuer une peine plus lourde au prévenu lorsque les informations « fausses » constituent des circonstances aggravantes que lorsqu'elles constituent des circonstances atténuantes. À l'évidence, ceci ne peut pas s'expliquer par une approche cartésienne. La leçon de cette expérience est simple : à défaut de disposer de suffisamment de ressources cognitives (ou de motivation), toute affirmation apparaît donc comme vraie.

Appliquée aux théories du complot, cette expérience suggère qu'il est difficile de se comporter en véritable sceptique

¹⁵ GILBERT D. T., TAFARODI R. W. & MALONE P. S., « You can't not believe everything you read », *Journal of Personality and Social Psychology*, n° 65, 1993, p. 221-233.

devant de telles constructions : faute de ressources cognitives suffisantes et de la motivation nécessaire, nous sommes susceptibles de les prendre pour argent comptant sans même nous apercevoir de la faillite de notre esprit critique.

Au vu de ces éléments, on peut s'attendre à ce que la simple exposition à une théorie du complot, fût-elle complètement fantaisiste, soit suffisante pour induire une adhésion, ne fût-ce que minimale, à celle-ci. C'est cette idée qu'ont testée Sutton et Douglas¹⁶ dans une étude récente. Leurs sujets pouvaient lire plusieurs informations étayant chacune différentes théories du complot concernant l'« assassinat » de Lady Diana. Par exemple, à l'appui de l'hypothèse selon laquelle des cellules « voyoues » des services secrets anglais avaient organisé l'assassinat, on présentait aux sujets un témoignage selon lequel des coups de feu auraient été entendus peu avant l'accident. On leur demandait ensuite d'indiquer leur degré d'adhésion à chacune des théories du complot ainsi que celui qui était le leur avant la présentation des informations (jugement rétrospectif). De façon remarquable, les sujets sous-estimaient le degré auquel ils avaient été influencés par les informations présentées : ils pensaient ne pas avoir changé d'opinion suite à la présentation des informations alors qu'en réalité, ils croyaient davantage aux différentes théories du complot qu'un groupe contrôle (non exposé aux informations). Qui plus est, les sujets pensaient que les autres participants à l'étude (mais non eux-mêmes) avaient été influencés par ces informations, un résultat plus connu sous le nom d'« effet de la troisième personne » (*Third Person Effect*)¹⁷, lequel effet désigne la tendance à croire qu'autrui est plus démuni, ou plus crédule que soi-même face aux tentatives de persuasion.

Cette expérience illustre la sensibilité de notre jugement à des données « empiriques » (en l'occurrence des faits qui étayaient une théorie du complot). Toutefois, nous ne sommes apparemment pas conscients de cette influence sur le jugement, ce qui s'oppose une fois encore à l'approche cartésienne. Nous sommes donc toujours susceptibles de surestimer notre immunité face aux théories du complot, ce qui nous rend paradoxalement d'autant plus vulnérables à leur égard.

III- L'EMPIRISME : UN ANTIDOTE ?

Nous avons vu que la théorie du complot se fondait sur un ensemble de « faits ». Elle a donc une vocation empirique. Pour démystifier une théorie du complot (ou toute autre théorie), une réponse logique consisterait à induire ce travail de « correction » nécessaire pour réviser la conviction première. Pour ce faire, on

¹⁶ DOUGLAS K. M. & SUTTON R. M., « The hidden impact of conspiracy theories: Perceived and actual influence of theories surrounding the death of Princess Diana », *The Journal of Social Psychology*, n° 148, 2008, p. 210-222.

¹⁷ DAVISON W. P., « The third-person effect in communication », *Public Opinion Quarterly*, n° 47, 1983, p. 1-15.

sera tenté de présenter des faits peu compatibles avec la théorie du complot, voire de remettre en cause les faits qui lui ont donné naissance. Ainsi, pendant sa campagne présidentielle, Barack Obama a été confronté à des allégations selon lesquelles il n'était pas réellement de nationalité américaine mais kényane (ou indonésienne) et musulman. Pour y répondre, son équipe a élaboré un site web affichant les documents prouvant sa citoyenneté, sa foi chrétienne, etc. Ce type de stratégie se fonde sur la supposition que les adeptes d'une théorie du complot sont en mesure de corriger leurs théories (ou de les abandonner) lorsqu'ils sont confrontés à des faits qui s'y opposeraient.

Naturellement, cela suppose que l'interprétation d'un fait (par exemple la carte d'identité du jeune Obama) soit univoque. Or, les faits sont naturellement sujets à de multiples interprétations, quand bien même leur authenticité se voit reconnue¹⁸. Plus inquiétant, même lorsque l'interprétation des faits semble relativement univoque et contredit la théorie de l'observateur, l'adhésion à cette théorie peut demeurer intacte. On trouve un exemple particulièrement parlant de cette tendance dans les travaux¹⁹ de Rhedelmeier et Tversky sur la croyance (non fondée) en la relation entre pression atmosphérique et douleur rhumatismale. Ces auteurs ont présenté à leurs sujets (des étudiants) des séquences graphiques montrant l'évolution pendant 30 jours de ces deux variables chez des personnes imaginaires. Il est remarquable de constater que, même lorsque dans ces séquences, les douleurs rhumatismales et la pression atmosphérique n'étaient pas corrélées, les sujets percevaient une relation entre ces deux variables. De nouveaux faits, même quand ils ne se conforment pas à une théorie existante, peuvent donc être assimilés et ainsi contribuer à garder intacte, voire à renforcer, la popularité dont elle jouit. Il en va naturellement de même des théories du complot. Tout fait, même apparemment incohérent, peut s'y insérer, par exemple en invoquant une « tentative de camouflage » ou « une volonté de détourner l'attention », ce qui la rend souvent irréfutable.

En dépit de cette hyperphagie assimilatrice, une prétention à l'empirisme subsiste parmi les adhérents à ces théories. Comme nous l'avons signalé, la théorie émerge parce qu'elle explique la contingence de certains faits. Le sceptique peut alors nourrir l'espoir que si ces faits s'avèrent non fondés, la théorie sera remise en question. Par exemple, s'il apparaît, à la lumière de nouvelles archives, que la substance identifiée comme de l'acier fondu soit compatible avec l'idée que la chute des deux tours ait été provoquée par la collision des deux avions, la théorie selon laquelle les avions ne seraient qu'une diversion permettant de masquer une véritable explosion ordonnée par le Pentagone ne devrait plus susciter d'adhésion. Mais sommes-nous en mesure de

¹⁸ On a ainsi argué que le certificat, bien qu'authentique, n'était pas valide en raison de l'absence de cachet.

¹⁹ REDELMEIER D. A. & TVERSKY A., « On the belief that arthritis pain is related to the weather », *Proceedings of the National Academy of Sciences*, n° 93, 1996, p. 2895-2896.

corriger des inférences lorsque les données sur lesquelles elles se fondent s'avèrent *a posteriori* incorrectes ?

Les travaux sur la persistance des croyances (*belief perseverence*) vont à l'encontre de cet espoir. L'illustration la plus connue de ce phénomène est fournie par une expérience dans laquelle les sujets étaient invités à lire les profils de deux pompiers, dont l'un était présenté comme ayant réussi dans sa carrière (*successful*) et l'autre comme ayant échoué (*unsuccessful*)²⁰. Les deux profils étaient accompagnés des résultats d'un (faux) test psychologique mesurant un trait de personnalité : la tendance générale à effectuer des choix risqués. Ce test, dont le résultat était manipulé expérimentalement, différenciait les deux pompiers : pour la moitié des sujets, le test révélait que le pompier « ayant réussi » effectuait des choix plus risqués que le pompier « ayant échoué ». L'inverse était vrai pour l'autre moitié des sujets. Les sujets devaient ensuite remplir deux tâches : d'une part, identifier la relation existant entre la tendance à effectuer des choix risqués et la compétence des pompiers et, d'autre part, essayer de proposer une explication à la relation qu'ils avaient mise en évidence. Or, chacune de ces manipulations pouvait induire une théorie différente : soit l'idée selon laquelle le succès professionnel d'un pompier dépend de sa tendance à prendre des risques ; soit l'idée selon laquelle ce succès dépend de sa prudence.

Suite à cette tâche, une nouvelle manipulation expérimentale, indépendante de la précédente, intervenait : on annonçait à une partie des sujets que les informations qu'on leur avait fournies à propos des deux pompiers étaient fictives et qu'ils avaient, en réalité, été répartis aléatoirement dans deux groupes chargés de trouver une relation soit positive, soit négative entre prise de risque et succès professionnel chez les pompiers. Ce « débriefing » n'était pas proposé aux autres sujets. Les chercheurs demandent ensuite à l'ensemble de l'échantillon d'estimer la probabilité de choix risqués (sur l'échelle présentée précédemment) chez des pompiers « ayant réussi » et chez ceux « ayant échoué » dans leur carrière, afin de mesurer la validité perçue du critère « prise de risque ». En tout état de cause, les sujets non « débriefés » devraient rester sensibles aux relations observées (dès lors qu'ils les croient valides). C'est effectivement ce que les chercheurs constatent. En revanche, les sujets « débriefés » ayant été informés que les données sur lesquelles se fonde leur explication sont fausses, ne devraient pas être influencés par le type de relation (positive ou négative) à laquelle ils ont été exposés. Et pourtant, ils le restent : par rapport à un groupe contrôle (qui n'a pas vu les profils), ils continuent à estimer que les pompiers téméraires ont plus de succès que les autres si la relation présentée antérieurement allait dans ce sens (et inversement). Dans une expérience ultérieure, Anderson, Lepper

²⁰ ANDERSON C. A., LEPPER R. W. & ROSS R. W., « Perseverance of social theories: The role of explanation in the persistence of discredited information », *Journal of Personality and Social Psychology*, n° 39, p. 1037-1049.

et Ross²¹ montrent que cette configuration ne se produit que lorsque les sujets ont dû *expliquer* la relation observée.

Il apparaît, à la lumière de ces résultats, que le simple fait de devoir formuler une explication face à une relation induite empiriquement renforce les observateurs dans le sentiment que cette relation est « vraie », et ce même si les données à la base de l'induction se révèlent fictives *a posteriori*. Ils agiraient de la sorte en bons spinoziens.

En somme, à la lumière de cet aperçu, l'espoir de lutter contre les théories du complot par l'empirisme semble bien ténu.

IV- COGNITION SOCIALE PARANOÏDE

Dans ce texte, nous avons envisagé la théorie du complot comme une forme de raisonnement ordinaire en soulignant toutefois que certains facteurs cognitifs peuvent faciliter l'élaboration de ce type de théorie, en particulier la préférence pour les explications intentionnelles et l'influence des stéréotypes sociaux sur l'explication causale. Ces facteurs concernent les données disponibles dans l'environnement immédiat du percevant ou du « théoricien du complot ». Il n'en reste pas moins que certains facteurs psychologiques facilitent l'adhésion aux théories du complot. Le rôle de certains traits de personnalité a ainsi été souligné²², de même que celui d'une « mentalité complotiste²³ ». Malheureusement, au-delà de ces approches purement psychologiques, la psychologie sociale n'a, à notre connaissance, proposé aucun modèle de l'émergence de théories du complot dans le cadre d'ensembles sociaux larges (comme des États, des sociétés, etc.). En revanche, un modèle de ce type a été développé par Kramer dans le cadre des organisations²⁴. Ce modèle cherche à comprendre comment des individus sont amenés à développer des croyances « paranoïdes » dans un tel contexte. Le modèle se fonde sur le postulat selon lequel ces croyances procèdent de l'interaction entre des processus cognitifs ordinaires (et donc non pathologiques) et des situations sociales particulières, souvent anxiogènes, dans lesquelles sont placés ces individus. Il envisage principalement trois facteurs susceptibles d'entraîner le développement d'une cognition sociale « paranoïde » : la perception d'être « différent » des autres membres de l'organisation (par exemple, être « nouveau », appartenir à un groupe social minoritaire, etc.), l'incertitude quant à son statut au sein de cette organisation, et, enfin, le sentiment de faire l'objet

²¹ *Ibid.*

²² WAGNER-EGGER P. & BANGERTER A., « La vérité est ailleurs : corrélats de l'adhésion aux théories du complot », *Revue Internationale de Psychologie Sociale*, n° 20, 2007, p. 31-61.

²³ TAGUIEFF P.-A., *La Foire aux « Illuminés »*. *Ésotérisme, théorie du complot, extrémisme*, Paris, Éd. des Mille et Une Nuits, 2005.

²⁴ KRAMER R. M., « Paranoid cognition in social systems: Thinking and acting in the shadow of doubt », *Personality and Social Psychology Review*, n° 2, 1998, p. 251-275.

d'évaluations au sein de ce système. Ces trois paramètres induisent une forme de défiance vis-à-vis de l'organisation et une « hypervigilance » qui se traduit par une propension à détecter et interpréter tout comportement effectué par ses collègues.

L'approche de Kramer s'avère particulièrement intéressante eu égard à la façon dont il mesure l'émergence de ce type de paranoïa dans des systèmes sociaux. Il identifie en particulier ce qu'il qualifie d'« erreur d'attribution sinistre » sur base d'un paradigme ingénieux : des sujets sont placés devant un écran d'ordinateur sur lequel apparaît un point lumineux. Chaque sujet est muni d'une manette supposée influencer la position du point sur l'écran. On signale aux sujets que la position du point sur l'écran est dépendante de l'effort conjoint de l'ensemble des sujets présents. Par ailleurs, on les informe que, si un seul sujet parvient à déplacer le point de façon sensible, il recevra individuellement une récompense. En revanche, si *tous* les sujets parviennent à maintenir collectivement ce point dans sa localisation, ils recevront chacun une récompense également, mais celle-ci sera moins substantielle. À l'issue de l'expérience, les sujets sont amenés à estimer le degré auquel le point lumineux a dévié de sa position initiale. En réalité, ils ne contrôlaient pas le mouvement de ce point. En conséquence, la perception d'une déviation, que l'on peut qualifier d'erreur, ne pouvait être attribuée par les sujets qu'à l'égoïsme ou aux mauvaises intentions d'un ou plusieurs membres du groupe. Il s'agit donc d'un indice opérationnel de « cognition sociale paranoïde ». De façon remarquable, cette erreur, commune, était d'autant plus susceptible de se produire que les sujets avaient préalablement été invités à s'interroger sur les motivations de leurs partenaires durant la tâche. Cette instruction induit les sujets à s'engager dans un processus de « ruminant sociale », qui encourage la défiance. Kramer attribue cet effet à une « heuristique de jugement » qui aurait la forme suivante : « si j'ai tant pensé à cela, ça doit être vrai²⁵ ». Cette heuristique n'est jamais que la traduction de l'approche spinozienne décrite précédemment : ce à quoi je pense m'apparaît comme vrai.

CONCLUSION

L'analyse cognitive de l'émergence de théories du complot révèle que celles-ci ne résultent pas d'une forme de rationalité pathologique. En effet, nous constatons qu'elles ne constituent jamais que l'application de processus de raisonnement relativement ordinaires à des données disponibles. Nous avons en particulier illustré la force des stéréotypes, de l'intentionnalité et de l'erreur de conjonction dans la formation des théories du complot. Plus généralement, nous avons cherché à montrer que

²⁵ KRAMER R., MEYERSON D. & DAVIS G., « How much is enough? Psychological components of “guns versus butter” decisions in a security dilemma », *Journal of Personality and Social Psychology*, n° 58, 1990, p. 984-993.

leur persistance s'expliquait, en partie, par un mode de fonctionnement spinozien qui, contrairement au modèle cartésien, tend à prendre pour argent comptant toute affirmation. Nous avons tenté de démontrer que le degré d'adhésion aux théories du complot dépendait de notre niveau d'exposition à des données empiriques les étayant, alors même que nous sommes souvent inconscients de cette influence et donc peu à même de la corriger si ces données s'avèrent infondées. Enfin, nous avons considéré les déterminants sociaux de l'émergence de ces théories à travers le concept de « cognition sociale paranoïde ».

Dans le cadre de notre étude des facteurs d'adhésion aux théories du complot, nous n'avons pas considéré leur nécessaire complément, à savoir la défiance face à des théories, souvent plus parcimonieuses, qui iraient à leur rencontre. Or, et c'est peut-être ce que négligent souvent les psychologues sociaux qui s'y intéressent, la théorie du complot ne s'articule pas dans un vide rhétorique. Elle coexiste et se transforme au contact d'autres formes de discours dans le cadre de ce que Byford²⁶ appelle la « communication et l'échange inter-idéologique ». Au terme de son analyse de la littérature conspirationniste serbe, cet auteur suggère même que la théorie du complot procéderait typiquement de l'interprétation littérale de métaphores empruntées à d'autres théories explicatives contemporaines (comme les analyses politiques des relations internationales). Il en est ainsi de la métaphore biologique du néocortex qui fut utilisée dans la littérature militaire américaine pour faire référence à la structure décisionnelle de l'ennemi, et ceci, dans le seul but d'expliquer de façon claire et concrète ce qui est entendu par le concept de « guerre de l'information ». Cependant, une fois assimilée et commentée par la littérature militaire serbe, cette métaphore biologique s'est peu à peu transformée en une référence littérale à la manipulation des cerveaux. Ainsi transformée, elle permettait de formuler, de façon plausible et convaincante, l'idée que l'armée américaine complotait pour développer de nouvelles techniques de guerre et de manipulation des masses s'attaquant aux fonctions intellectuelles de leurs ennemis. Selon Byford, une telle dynamique d'échange inter-idéologique aurait pour conséquence principale de rendre la théorie du complot plus acceptable.

La théorie du complot fait face à d'autres théories, et sans envisager la dynamique communicationnelle qui s'établit entre elles, notre compréhension de sa popularité restera nécessairement lacunaire. En darwinien naïf, on pourrait s'attendre à ce qu'une théorie disparaisse dans un environnement où d'autres théories autant, voire plus vraisemblables, disposent d'une capacité de diffusion identique, voire plus élevée. Or, comme le suggère notre analyse des limites de l'empirisme face aux théories du complot, il n'en est pas souvent ainsi : la popularité de la théorie parvient en effet fréquemment à résister à toutes les attaques dont elle est

²⁶ BYFORD J., « Anchoring and objectifying “neocortical warfare”: representation of a biological metaphor in Serbian conspiracy literature », *Papers on Social Representations*, n° 11, 2002, p. 1-14.

l'objet. Au regard du fonctionnement spinozien que nous avons décrit, sa diffusion la rend consensuelle. À cet égard, la vivacité d'une théorie du complot, en particulier lorsque celle-ci semble peu parcimonieuse, doit trouver sa source dans une faillite de « dialogue » entre théories concurrentes. En particulier, pour que les théories officielles ne soient pas crues, il faudrait qu'elles fassent l'objet d'une défiance suffisante pour être rejetées par leurs audiences spinoziennes (après avoir été initialement acceptées).

L'échec de ce dialogue résulte souvent d'une absence de confiance dans les institutions, accusées de produire les faits (qui deviennent suspects) et les théories qui les accompagnent. Si l'on transpose l'approche de Kramer à un niveau macro-social, il apparaît donc que comprendre l'émergence de théories du complot revient, en grande partie, à tracer la genèse de la défiance vis-à-vis des institutions au sein de certaines collectivités. Une tâche qui, pour la psychologie sociale, reste à accomplir.